

LA PRISONNIÈRE DU HIGHLANDER

L'APPEL DU HIGHLANDER

TOME I



MARIAH STONE

Traduction par
GAËLLE DARDE



© 2020 Mariah Stone. Tous droits réservés

Traduction française : Gaëlle Darde

Couverture : Qamber Designs and Media

ISBN 979-10-359-9133-3

Achevé d'imprimer en France

« La liberté et la vie ne sont gagnées que par ceux qui les reconquièrent chaque jour. »

— JOHANN WOLFGANG VON GOETHE

PROLOGUE



CHÂTEAU DE DUNOLLIE, Lorne, Écosse, 1296

La croix enflammée brûlait.

Boom. Boom. Boom. Le bruit de centaines de paumes frappant des tambours résonnait dans la poitrine de Craig Cambel, son cœur martelant en rythme.

Derrière lui attendaient deux cents hommes du clan Cambel. Chacun avait répondu à l'appel séculaire de la croix de feu aux côtés du cheval du chef de clan.

L'appel au carnage.

L'appel à la restauration de l'honneur perdu.

L'appel au sauvetage d'un proche.

Le château de Dunollie, le siège du clan MacDougall, se dressait devant Craig. Il possédait quatre courtines, une porte juste devant les Cambel, et une simple tour carrée de trois étages dans le coin droit. Sur le toit et les murs, les archers étaient prêts, leurs cordes tendues et leurs flèches visant Craig et ses hommes.

Mais les flèches enflammées des Cambel étaient prêtes à ripos-

ter. Le bélier était en place devant la porte. De longues échelles de siège, certaines réparées, d'autres neuves, attendaient patiemment.

Sir¹ Colin Cambel, chef du clan et grand-père de Craig, leva un bras, et tous les tambours se turent.

— John MacDougall !

Son cri porta loin dans le ciel morne, résonnant contre les rochers et les murs.

— Montrez-vous !

Les archers sur le toit s'effacèrent pour laisser place à un homme.

— Cambel ! cria-t-il. Êtes-vous venu me rendre mes terres ?

— Le roi Jean Balliol m'a accordé ces terres, elles ne vous appartiennent plus.

— *Aye*², vous n'étiez que trop heureux de les accepter. N'oubliez point que vous êtes toujours mon vassal.

— Il semblerait que c'est vous qui êtes oublieux. Des choses telles que l'honneur. Des choses telles que tenir votre parole. Des choses telles que protéger vos vassaux.

— Je ne dois aucune protection aux voleurs.

— Voleurs ?

Sir Colin cracha sur le sol.

— Comment osez-vous ? Rendez-moi ma petite-fille. Et si vous avez connaissance de vos intérêts, amenez-moi votre bâtard de fils qui ne sait accepter qu'une jeune femme lui dise non. Je lui apprendrai ce qu'est l'honneur. Son père n'en a de toute évidence pas été capable.

Craig affermit sa prise sur la poignée de sa claymore. Il se rappelait le jour de la disparition de sa sœur Marjorie. Sa domestique et elle avaient quitté le château pour cueillir des herbes pour la cuisine. La domestique était plus tard rentrée seule en courant, hurlant et tremblant, une profonde coupure à la joue.

Il avait fallu aux Cambel deux semaines de recherches et d'interrogatoires pour apprendre qui l'avait enlevée.

Alasdair MacDougall.

Le fils de leur seigneur.

La mâchoire de Craig se crispa ; le besoin de trouver le bâtard et de libérer sa sœur le brûlait.

John MacDougall resta silencieux un moment.

— Si vous voulez votre petite-fille, Sir Colin, vous allez devoir venir la quérir. C'est la promesse de mon fils, et je ne la rendrai que quand il en aura envie.

Le silence tomba sur la côte de la baie d'Oban. Du sang coulerait ce jour-là, Craig le sentait jusque dans ses os.

Il restait encore à voir si Marjorie était saine et sauve.

Un grognement de fureur naquit dans les entrailles de Craig, monta dans sa gorge et retentit à travers le champ. Les MacDougall le regardèrent. Les hommes des Cambel se raidirent, prêts à passer à l'attaque au signal.

— Si votre fils a touché ne serait-ce qu'un seul cheveu de sa tête...

Craig ouït sa propre voix portée dans le vent.

— J'en ferai ma mission de m'assurer que sa mort sera lente et douloureuse.

Sa famille rugit. Son père sur le destrier à ses côtés, ses deux demi-frères, son grand-père, ses oncles, ses cousins, tous étaient là. Le reste du clan suivit, haches et épées levées bien haut. Le tonnerre retentit à nouveau, pas grâce aux tambours cette fois, mais créé par les armes frappant les boucliers.

Sir Colin poussa le cri de guerre des Cambel, bientôt imité par son clan.

— *Cruachan !*

Le mot se propagea à travers le champ, les unissant tous.

La mort les attendait peut-être, mais ils périraient pour les leurs. Pour ce qui était juste.

Et Craig mourrait volontiers pour sauver sa sœur.

Ils s'élancèrent. Se protégeant des flèches qui pleuvaient sur eux telle de la grêle, ils prirent la tour d'assaut. Leurs archers tirèrent des

flèches enflammées, et les premières rencontrèrent le bois parmi les pierres.

La mort choisit ses victimes parmi les Cambel. Les guerriers crièrent de douleur. L'odeur métallique du sang qui s'écoulait des chairs déchirées pesait dans l'air, attisant la fureur et la peur de Craig.

Il courut et atteignit finalement le mur du château.

Le bélier heurtait la porte. Les échelles étaient levées, mais l'ennemi les repoussait, en faisant choir certaines. D'autres restèrent debout, et ses hommes entamèrent l'escalade.

Les battements de son cœur martelaient les tempes de Craig. Son regard se porta à gauche et à droite dans l'espoir de voir au-delà de ses hommes. Comment pourrait-il se faufiler dans le château sans être vu ?

Levant son bouclier au-dessus de sa tête, il courut le long des échelles de siège sur sa droite. Le chef avait prévu de prendre d'assaut les murs avant et ouest, les plus bas de tous. Les MacDougall seraient donc concentrés sur ceux-là.

Ils ne penseraient pas à celui à l'est.

Il tourna à l'angle et continua sa course le long du mur ouest de la tour, rejoignant la courtine. Il s'arrêta sous trois fenêtres, une à chaque étage.

Jusqu'à présent, personne dans la tour ne l'avait vu. Les regards des archers étaient fixés sur les membres de son clan.

Et Craig était bon grimpeur.

Il mit son bouclier sur son dos, sortit ses deux couteaux d'escalade et leva les yeux. Il lui suffisait d'atteindre la première fenêtre.

— Ce n'est qu'une montagne raide, marmonna-t-il pour lui-même. Tu as escaladé des rocs escarpés des dizaines de fois.

C'est pour Marjorie.

Les creux entre les pierres étaient parfaits pour ses couteaux. Il en enfonça un dans le premier, ce geste lui apportant de la satisfaction, presque comme poignarder un MacDougall en plein cœur.

Il se hissa à la force d'un bras et planta le second couteau plus haut.

Traîtres.

Il continua son escalade ; les muscles de ses épaules et ses biceps gémirent sous le coup de l'effort, sa rage s'apaisant brièvement. Du sable et de la poussière jaillirent du creux où il enfonça son couteau. Le troisième...

Quelqu'un cria plus haut, et une flèche le dépassa à toute allure avant de se planter dans le sol.

Il leva la tête. Des archers sur le toit le visaient.

Plus vite. Plus vite !

Une autre flèche lui frôla l'épaule.

Il se hâta, grimpant de plus en plus vite. Une piqure lui brûla l'épaule : une flèche l'avait égratigné.

Il avait presque atteint la fenêtre. Il planta une nouvelle fois son couteau dans le mur, puis se hissa sur l'étroit rebord. Il glissa son couteau dans la fente entre les volets de bois et exerça une pression sur le loquet. Lorsqu'il céda, les volets s'ouvrirent.

Craig embrassa la pièce du regard. Ses muscles le brûlaient des suites de son ascension. C'était une chambre. La lueur vacillante d'une bougie dans un coin projetait l'ombre d'une personne. Quelqu'un se tenait contre le mur à droite de la fenêtre.

Craig prit une petite pierre brisée du mur et la lança dans la pièce.

Une planche en bois fendit l'air devant la fenêtre. Il poussa sur ses pieds et se glissa à l'intérieur. Atterrissant, il empoigna son assaillant, une femme, et lui maintint les bras dans le dos.

Il appuya son couteau contre sa gorge.

— Marjorie Cambel. Où est-elle ?

C'était l'épouse de John MacDougall. Des enfants étaient recroquevillés près de la couche dans le coin. Il balaya la chambre du regard ; il n'y avait personne d'autre.

— Où est-elle ? répéta-t-il, plus fort, en rapprochant son couteau de sa chair. Je ne vous veux aucun mal, je suis venu pour ma sœur.

La femme ferma les yeux.

— Troisième étage. Dans la chambre qui donne à l'est. Comme celle-ci.

Il la lâcha, dégaina sa claymore et entrouvrit la porte pour jeter une œillade dans le couloir.

Pouvait-il faire confiance à cette femme ? Et si elle l'envoyait là où il rencontrerait la plus grande résistance ?

Il allait le découvrir.

Il ouït des pas lourds au bout du couloir. Le bélier frappait la porte. Il monta rapidement les marches étroites, puis jeta un regard à l'angle de l'escalier.

Deux gardes coururent vers lui. Épée contre épée, bouclier contre fer, il entama la danse pour laquelle il s'entraînait depuis qu'il était capable de tenir une arme en main. Les armes cliquetèrent, fendirent l'air, se heurtèrent avec fracas. L'un des hommes s'effondra en tenant une entaille à son flanc, et il assomma l'autre.

Craig monta en courant la volée de marches suivante.

Au troisième étage, l'on entendait mieux les cris qui venaient du toit. L'odeur de fumée envahit ses narines. Le toit de bois devait être en feu ; il devait se dépêcher de sauver Marjorie avant que les flammes n'engloutissent l'étage supérieur.

Il s'engagea à pas de loup dans le couloir. Un garde se tenait devant la porte de la chambre. Son regard rencontra celui de Craig. L'homme venait de brandir son épée quand Craig l'attaqua, le frappant de son bouclier. Un deuxième garde arriva des escaliers, et Craig lui taillada la cuisse de sa claymore.

D'autres hommes se précipitèrent sur lui, mais un grand fracas résonna plus bas, faisant trembler les murs. Ses hommes avaient-ils enfoncé la porte ? Il gauchit et esquaiva l'épée du garde, puis lui perça le ventre de la sienne.

Alors que l'homme s'effondrait, Craig se hâta vers la porte qui menait à l'est. Lorsqu'il l'ouvrit, une épée lui entailla le flanc.

La douleur l'aveugla, son propre cri résonnant en lui. Le sol trembla sous ses pieds et des vertiges lui montèrent à la tête.

Craig riposta, mais manqua sa cible. Tombant sur un genou, il leva sa claymore pour repousser l'épée avant de se relever.

Alasdair.

— Maroufle ! aboya Craig.

Sur la couche gisait une silhouette blême, ses cheveux noirs étalés sur les oreillers et son visage dans l'ombre. Il reconnaîtrait sa sœur entre mille. Sa jambe, couverte de meurtrissures et de coupures, du sang séché à l'intérieur de la cuisse, était à nu, sans vergogne.

Était-elle morte ?

— Que lui avez-vous fait ? hurla Craig.

— Seulement ce qu'elle méritait, à n'en faire qu'à sa tête comme ça !

Craig rugit et attaqua de nouveau. Mais Alasdair était bien meilleur guerrier que ses gardes ; il esquaiva, puis riposta, frappant l'épée de Craig. Leurs claymores se croisèrent, mais Craig était affaibli par la douleur à son flanc.

— Vous mourrez, misérable ! marmonna-t-il, les dents serrées, à un souffle du visage du MacDougall.

Alasdair appuyait sa claymore contre celle de Craig, qui puisa sa force au plus profond de son âme et le repoussa. L'homme recula d'un pas chancelant, et cela suffit. L'épée de Craig fendit l'air en direction de son cœur. Le MacDougall cria, la surprise se mêlant à la douleur sur son visage. Craig retira son épée et il s'effondra.

Derrière la porte, les bruits de l'escarmouche se faisaient plus forts.

Bien. Ils avaient pénétré dans la tour.

Craig tomba à genoux à côté de Marjorie et resta pétrifié. Sa poitrine se soulevait et redescendait, bien que faiblement. Son visage était meurtri et entaillé. L'un de ses yeux était si gonflé qu'il était fermé, la peau rouge violacé. Sa lèvre était fendue et son nez semblait cassé. Sa robe était déchirée et sale. Elle dormait... ou peut-être était-elle inconsciente ?

— Marjorie, murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

Elle ouvrit très légèrement les paupières et le regarda. Les larmes lui montèrent aux yeux, et un sourire à peine visible flotta sur ses lèvres.

— Mon frère, marmonna-t-elle d'une voix rauque.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et son cousin Ian entra, le visage contusionné et ensanglanté, sa *léine croich*³ en lambeaux et tachée de sang.

— Je l'ai trouvée, annonça Craig.

— Bien. Allons-nous-en. La voie est libre.

Craig emmaillota sa sœur dans la couverture et la souleva. Elle semblait si petite et aussi légère qu'une plume. Alors qu'il sortait dans le couloir avec elle dans les bras, les hommes s'arrêtèrent de se battre et le regardèrent. Une ride de douleur creusa le front de son père à la vue de sa fille. Son oncle Neil et ses fils étaient là aussi, leurs yeux brillant de chagrin et de fureur.

Ian ouvrit la marche dans les escaliers, son épée brandie, lançant des regards à l'angle à la recherche de danger. Lorsque Craig atteignit l'étage suivant, la bataille s'interrompit également.

Quand il sortit enfin du château, l'herbe couverte de sang semblait violette.

Ce fut alors qu'il remarqua un visage affreusement familier parmi les guerriers tombés au combat.

Sir Colin Cambel.

Leur chef.

Son grand-père.

Craig le rejoignit et tomba à genoux, Marjorie toujours dans ses bras. Il prit la main de son grand-père et la serra dans la sienne, une larme roulant sur sa joue.

Ian posa une main sur son épaule.

— Je l'ai trouvée, Sir Colin, dit Craig. Votre mort ne fut pas en vain. Et je jure devant vous, sur votre honneur, que plus jamais je n'accorderai ma confiance à un MacDougall. Et plus jamais je ne laisserai un Cambel être victime de leur perfidie.

LA PRISONNIÈRE DU HIGHLANDER

1. Titre d'honneur anglais.
2. Terme archaïque et régional utilisé pour acquiescer.
3. Chemise de guerre arrivant aux genoux et matelassée pour protéger son porteur.

CHAPITRE I



CHÂTEAU D'INVERLOCHY, Écosse, novembre 2020

Amy MacDougall s'adossa au mur du château et laissa ses paupières se fermer. Le soleil de novembre la réchauffait, un véritable soulagement après trois jours de pluie glaciale.

Jenny, sa sœur, s'approcha et s'assit sur un rocher à côté d'elle.

— Les rebelles sont sages ? demanda Amy.

— On verra.

Jenny parcourut d'un regard méfiant la cour herbeuse où une dizaine d'adolescents se promenaient, riaient, couraient et prenaient des *selfies*. Elle désigna de la tête une tour en ruine de l'autre côté de la cour.

— Zach a menacé d'escalader cette tour et de chanter *The Star-Spangled Banner*¹. Bien sûr, il ne fait ça que pour impressionner Deanna. Tu es à un endroit stratégique pour pincer Gigi si elle décide d'aller voir s'il y a des squelettes dans les cachots de la tour est.

Elle fit un signe de tête vers la droite, et Amy fronça les sourcils en regardant l'entrée sombre. Un frisson descendit le long de son

échine alors qu'elle imaginait la sensation écrasante des murs de deux mètres dix d'épaisseur et le plafond ancien qui pouvait s'écrouler à tout moment.

Le sourire de Jenny disparut.

— Je rigolais, ma belle, dit-elle. Tu n'iras pas dans les cachots.

Amy secoua la tête et se força à sourire.

— Allez, ça va. Je vais bien. Je peux aller dans les cachots. C'est mon boulot d'aller dans les endroits dangereux. C'est pour ça que tu m'as demandé de venir, non ?

— Eh bien, avec un peu de chance, il ne se passera rien. C'est bien d'être accompagné d'une secouriste pendant un voyage scolaire, mais ce n'est pas pour ça que je t'ai invitée pour remplacer Brenda. Je voulais passer du temps avec ma sœur, bien sûr.

Amy appuya sa tête contre le mur.

— Ouais, et elle commence quand cette partie du programme ? Je croyais qu'il y aurait plus de whisky, plus de highlanders sexy, et moins d'ados qui font du cinéma.

— Ben, je suis désolée. Je croyais aussi. Brenda a bien plus d'autorité sur eux, elle les gère d'une main de fer. Ils pensent que je suis trop gentille. Oh bon sang, tu crois qu'ils peuvent sentir ma peur comme des chiens ?

Amy pouffa.

— Ouais, même moi je peux la sentir, ta peur.

Elles éclatèrent de rire, et Amy appuya sa tête sur l'épaule de sa sœur. Depuis quand n'avaient-elles pas ri de bon cœur ensemble ? La Caroline du Nord et le Vermont débordaient de souvenirs, de l'arrière-goût écoeurant de la peur et du rejet.

Mais il n'y avait rien de tout cela ici. Il n'y avait que l'air frais, les vieux murs épais et l'époustouflante beauté brute des Highlands. De la mousse poussait partout et les couleurs de l'automne régnaient, comme si les rochers eux-mêmes avaient rouillé et que les feuilles n'avaient jamais été vertes. Cet endroit renfermait tant d'histoire, des centaines et des milliers d'années, ainsi qu'une part d'elle.

— Tu crois que nos ancêtres ont vécu ici ? demanda Amy.

Jenny haussa les épaules.

— Peut-être. Papy aurait su.

— Ouais, c'est vrai.

— Même papa, sûrement...

Jenny se raidit soudainement, la bouche encore ouverte.

— Ça va, la rassura Amy. Tu peux parler de papa. Comment il va ?

Jenny déglutit et regarda ses mains.

— Bien. Il demande de tes nouvelles.

La gorge d'Amy se noua, et elle pinça les lèvres.

— Eh bien, moi aussi je demande de ses nouvelles, tu vois ? Il est toujours sobre ?

— Ouais. Il tient le coup.

— Bien. C'est bien.

— Ouais. Merci pour l'argent, au fait. Merci encore.

— Pas de problème. Tu ne peux pas t'occuper de lui avec ton seul salaire de prof.

Parler de leur père était difficile. Pour éviter de penser au nœud dans sa gorge et à l'expression reconnaissante de Jenny, Amy étudia un buisson nu qui poussait près du mur à sa droite.

— Je ne suis pas seule. J'ai Dave...

Jenny écarquilla les yeux en regardant de l'autre côté de la cour.

— Hé ! Zach ! Arrête ça tout de suite, redescends !

Mais Zach avait déjà escaladé la moitié de la tour en ruine, et il ne semblait pas près de ralentir. Jenny s'élança vers lui en agitant les bras et en lui criant d'arrêter. Amy se redressa, prête à intervenir si besoin se faisait. Elle effleura son sac à dos, sentant la forme familière de la trousse de secours dedans.

— En voilà une belle petite troupe de jeunes gens, dit une femme d'une voix chantante.

Amy se tourna vers la droite. Une jeune femme se tenait près du buisson qu'elle avait observé quelques minutes plus tôt. Une odeur de lavande et d'herbe fraîchement coupée emplissait l'air. Comme c'était étrange. Amy eut la chair de poule. Elle se rappelait avoir

ressenti quelque chose de similaire chaque fois que Jenny et elle se racontaient des histoires de fantômes ; les ombres des coins de la pièce semblaient soudain plus sombres, et elle voyait des formes qu'elle n'avait pas remarquées avant.

La femme était belle, ses traits délicats, son teint translucide, son nez et ses joues parsemés de taches de rousseur, comme si l'on y avait saupoudré de la cannelle. Une cape en laine vert foncé pendait de ses épaules, et le capuchon recouvrait ses cheveux d'une vive couleur cuivrée.

— Ouais, répondit Amy.

Il semblait que sa mâchoire était incapable de se fermer. Elle considéra l'entrée nord, qui se trouvait à environ trois mètres. Comment cette femme était-elle parvenue à pénétrer sans être vue ?

— C'est une belle petite... troupe, répéta Amy.

Zach avait déjà atteint le sommet de la tour et commençait à chanter.

— *Oh, say can you see, by the dawn's early light...*

— Que chante-t-il ? demanda la femme. J'aime cette chanson...

Elle dodelinait de la tête au rythme maladroit des beuglements de Zach.

— Euh... C'est l'hymne national américain...

— Oh ! L'hymne national américain. Je m'assurerais de ne pas oublier cette chanson.

Amy lui adressa un sourire poli. Qui était cette femme ? Elle semblait porter un costume d'époque sous sa cape : une longue jupe en laine verte avec un fourreau blanc qui dépassait légèrement sous l'ourlet.

— J'aime votre costume. Vous êtes guide touristique ?

— Guide touristique ?

La femme éclata de rire.

— Je suppose que l'on pourrait dire cela. Je me nomme Sineag. Et vous ?

— Amy.

Zach continuait de hurler.

— *And the rocket's red glare, the bombs bursting in air...*

Il recula et perdit quelque peu l'équilibre, ce qui fit pousser un cri à ses camarades et à Jenny.

— Descends, Zach ! Immédiatement ! cria-t-elle. Ou pas de téléphone jusqu'à la fin du voyage.

Mais le jeune garçon n'avait d'yeux que pour Deanna qui chantait avec lui.

— Oh, on dirait qu'il est amoureux, dit Sìneag.

Amy pouffa.

— Je ne crois pas que ce soit de l'« amour ». Il veut qu'on s'intéresse à lui, comme tous les garçons de son âge, c'est tout.

— Oh, *aye* ? Connaissez-vous les choses de l'amour ?

Amy croisa les bras. Sìneag vivait sans aucun doute dans les environs, il était peut-être normal de zapper les bavardages et de passer directement aux choses sérieuses ici.

— Est-ce que je m'y connais en amour ? J'ai été amoureuse par le passé. Qui ne l'a jamais été ?

— Mais vous n'avez point encore rencontré votre homme..., déclara lentement Sìneag en se frottant le menton.

— Mon *homme* ? rit Amy.

— *Aye*, l'homme qui sera votre amour véritable. Celui pour qui vous changerez. Celui qui vous donnera envie de mourir avec lui. Celui pour qui vous serez disposée à traverser les pays, les océans, les montagnes... et même la rivière du temps.

Amy sourit et soupira.

— Je n'aurai jamais un tel homme. La relation que vous décrivez n'existe pas.

Sìneag pencha la tête.

— Vous êtes bien sûre de vous, Amy.

— J'ai été mariée avant. Je croyais avoir trouvé mon âme sœur, mais on a divorcé.

Sìneag la considéra attentivement.

— Savez-vous comment ce château fut construit ?

— Je l'ai lu sur le panneau d'informations... « construit par le puissant clan Comyn au XIII^e siècle... »

— *Aye*, mais saviez-vous qu'il avait été construit sur un bastion picte ?

Amy haussa les sourcils.

— Je l'ignorais.

— Oh, *aye*. Et ces Pictes, ils connaissaient de la puissante magie. Ils savaient ouvrir la rivière du temps et construire un passage secret pour aider les gens à passer en dessous.

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Amy. C'était adorable. Elle adorait les contes de fées.

— Vous voulez dire qu'ils pouvaient voyager dans le temps ?

— *Aye*.

— Je n'ai jamais entendu de conte qui parle de voyage dans le temps. Vous pouvez me le raconter ?

— Eh bien, ce château fut construit sur un rocher pouvant ouvrir un tel passage. Il suffit que la personne ait une bonne raison, et il s'ouvrira pour lui permettre d'accomplir ce voyage.

Le sourire de Sineag se fit plus espiègle, et Amy arquait les sourcils.

— Fut un temps, un highlander vivait ici, dit Sineag. Un dénommé Craig Cambel. Un grand guerrier, et un homme d'honneur. Connaissez-vous le roi Robert Bruce ?

Amy se demanda pourquoi elle ne répondait pas directement à sa question, mais peut-être qu'elle amorçait son histoire de voyage dans le temps.

— Il a participé aux guerres d'indépendance de l'Écosse, c'est bien ça ? Le panneau d'informations disait qu'il a pris le château d'Inverlochy aux Comyn.

— *Aye*. Les Cambel, maintenant appelés les Campbell, étaient ses alliés. Le roi Robert Bruce a demandé à Craig de protéger le château contre ses ennemis.

Amy laissa échapper un petit rire.

— Ce devait être un homme important, ce Craig.

— *Aye*, c'était un homme qui a accompli de grandes choses, mais dont le cœur souffrait d'un profond chagrin. Le clan MacDougall l'a trahi, ainsi que sa famille, le marquant à vie. Il a juré de ne plus jamais accorder sa confiance aussi facilement.

— Heureusement qu'il ne me rencontrera jamais... Je suis une MacDougall.

Les yeux de Sìneag s'illuminèrent.

— Est-ce vrai ?

— Ben, ouais. Mes grands-parents ont quitté l'Écosse pour les États-Unis, donc je suis américaine, mais mon nom de famille, c'est MacDougall.

— *Aye ! Aye !* C'est bien.

L'enthousiasme faisait trembler la voix de Sìneag. Amy fronça les sourcils. Il y avait quelque chose dans les paroles de la femme qui l'inquiétait.

— Enfin bref. Qu'en est-il de ce Craig, alors ? Est-ce qu'il a voyagé dans le temps ou un truc du genre ?

— Nenni. Il épousa une bonne fille pour arranger une alliance, mais il ne fut jamais heureux. Il vécut une bonne vie, mais aussi bon fût-il, il resta toujours solitaire.

Amy pinça les lèvres pour refouler l'étrange vague d'émotions que lui firent ressentir les paroles de Sìneag ; de la tristesse et une impression de solitude. Elle ne connaissait que trop bien le désespoir que causaient la solitude et l'abandon.

— Ouais, répondit-elle. Certaines personnes ne se remettent jamais des blessures trop profondes.

De la compréhension et de l'empathie brillèrent dans les yeux de Sìneag.

— *Aye*. Et si la personne qui peut les guérir vit de l'autre côté de la rivière du temps ?

— Alors, ils doivent se servir de ce passage picte, je suppose.

— *Aye*, Amy ! C'est bien vrai.

Sìneag applaudit comme une petite fille.

— C'est même vous qui le dites, ajouta-t-elle.

Un mouvement attira l'attention d'Amy. Zach descendait de la tour à la hâte pour rejoindre Deanna.

— Attention ! cria Jenny.

Dès que Zach atteignit le sol, Deanna s'enfuit en poussant un cri perçant. Après un hurlement qui ressemblait à un mélange entre un cri de guerre et les bruits d'un chimpanzé en rut, il se lança à sa poursuite.

Cela ne finirait pas bien. Oubliant Sineag, Amy suivit Deanna du regard alors qu'elle courait à travers la cour, évitant chaque tentative de Zach de la prendre dans ses bras. Elle courut ensuite à toute allure vers Amy. Cette dernière se préparait à attraper la jeune fille quand, au dernier moment, elle tourna vers la tour est.

Suivant son instinct, Amy s'avança. Deanna poussa la grille de sécurité et se glissa dans les ténèbres de l'entrée. Elle fit un pas à l'intérieur, puis tomba en hurlant.

Le cœur d'Amy s'arrêta.

— Bordel !

Elle partit en courant vers la tour.

— N'y compte même pas ! cria-t-elle à Zach.

Le jeune garçon s'était arrêté devant la grille, le visage blême et inquiet.

Amy sortit sa lampe de poche de son sac. L'herbe fila sous ses pieds alors qu'elle courait vers la grille. Elle s'arrêta à l'entrée de la tour, puis pointa sa lampe vers les escaliers en ruine plongés dans l'obscurité.

— Maudits adolescents..., marmonna-t-elle.

Elle descendit les marches abîmées le plus vite possible sans se briser le cou. Des rochers s'effritèrent et se cassèrent sous ses pieds. Il manquait quelques marches tandis que d'autres étaient brisées ou lisses. Une odeur de terre humide, de pierre mouillée, de feuilles pourries, et d'une autre pourriture à laquelle elle ne voulait même pas penser, régnait. Par miracle, Amy parvint à atteindre le sol. La lumière extérieure n'arrivait pas jusque-là, il ne restait que sa lampe de poche, comme si rien d'autre n'existait en dehors du tunnel. Amy

frissonna ; des souvenirs qu'elle avait enfouis voilà bien longtemps tentaient de refaire surface.

Elle avait appris à affronter l'obscurité et les espaces restreints, se rappela-t-elle. Il fallait qu'elle soit forte pour Deanna.

— Deanna ! appela-t-elle en illuminant les roches irrégulières autour d'elle. Deanna !

Ses cris résonnèrent dans le silence, comme si elle était seule, comme si la jeune fille avait disparu dans le néant.

Amy leva les yeux, mais ne vit que le plafond rocheux et le trou par lequel elle était entrée. Elle avait froid aux bras et aux jambes, et ses mains tremblaient.

Vite. Contente-toi de trouver Deanna, de l'aider et de te tirer d'ici.

— Deanna !

Amy balaya le tunnel de sa lampe, s'arrêtant sur l'entrée d'une autre pièce. Secouée de frissons, et ses jambes semblant être en plomb, elle s'avança. Elle ne pouvait pas laisser quelqu'un seul ici.

Les gens qu'elle secourait devaient savoir qu'on ne les avait pas abandonnés.

Que quelqu'un viendrait toujours les chercher.

Qu'elle viendrait les chercher.

— Deanna ? lança-t-elle en entrant dans la pièce.

Sa voix résonna contre les murs en pierre de la petite pièce. Ce n'était même pas une pièce, plutôt une grotte. Amy la fouilla, en vain.

Y avait-il d'autres sorties ou d'autres portes ?

Non.

— Où es-tu ?

Amy ne savait pas si elle s'adressait à Deanna ou à elle-même.

— Là, répondit une voix.

Amy déplaça sa lampe et la trouva. Deanna s'étreignait elle-même, les yeux écarquillés et les cheveux en bataille. Du soulagement envahit Amy et la tension dans sa poitrine s'apaisa.

— Oh Dieu merci ! Tu es blessée ?

— Je me suis juste un peu cogné la tête.

— Allez, remontons. Je vais examiner ta tête quand on sera sorties. Tiens. J'en ai une autre.

Elle tendit sa lampe à Deanna et en sortit une deuxième de son sac à dos. La jeune fille fit tourner la lampe et s'arrêta sur quelque chose. Un pli barra le front d'Amy.

Un gros rocher plat avec un large ruban et trois lignes sinueuses gravées dessus. On aurait dit une rivière, qui formait un cercle, traversée par une route.

— Je meurs de froid, dit Deanna en retournant vers l'entrée.

— Attends-moi, répondit Amy avant de se figer, les yeux fixés sur le rocher.

Souffrait-elle d'hallucinations ou la gravure brillait-elle légèrement ? La rivière semblait bleue et la route marron. À côté se trouvait une empreinte de main dans la roche.

La lampe de Deanna illuminait déjà l'autre pièce. Elle s'en sortirait. Curieuse, Amy s'approcha du rocher.

La lueur gagna en puissance, et ce fut comme si la gravure se mouvait ; les vagues de la rivière semblaient s'écouler tandis qu'un petit nuage de poussière s'élevait au-dessus de la route. C'était si beau.

Était-ce une empreinte de main picté ?

Une main seule... Un homme seul ?

Était-ce celle de Craig Cambel ?

Poser sa main sur l'empreinte serait-il comme toucher la sienne ? Retenant son souffle, elle en suivit le contour de ses doigts. Elle était froide et humide. Était-elle froide et humide quand Craig vivait ici ?

Elle appuya sa main sur l'empreinte. Une décharge électrique la traversa, comme une vague d'excitation avant un voyage, une aventure. Son cœur se mit à battre la chamade, martelant dans ses tempes, dans les veines de son cou, dans ses poignets et entre ses doigts.

La peur la saisit de nouveau, lui serrant la gorge, crispant ses épaules et l'empêchant tant de respirer qu'elle en fut essoufflée.

Elle essaya de retirer sa main, mais en fut incapable. Le rocher

l'attirait comme un aimant. La surface froide sembla s'humidifier comme si de l'eau s'en écoulait.

La paume d'Amy s'enfonça dans le rocher comme dans une rivière. Le reste de son bras suivit, puis son épaule. Elle s'entendit crier.

— Ahhhh !

Elle agrippa la pierre de son autre main et poussa contre le sol avec ses pieds sans parvenir à s'empêcher de tomber.

Puis elle sombra entièrement dans la roche... et fut engloutie par les ténèbres.

1. Hymne national américain.

CHAPITRE 2



CHÂTEAU D'INVERLOCHY, novembre 1307

La catapulte grinça bruyamment en lançant un rocher, et Craig retint son souffle alors qu'il fendait l'air. Il avait vu cela maintes fois ces trois derniers jours, et, pourtant, c'était toujours aussi majestueux.

Le rocher frappa le mur du château. Les archers sautèrent sur le côté. Des pierres se fendirent et la partie supérieure du mur s'effondra en une pluie de sable et de petits cailloux.

Un cri de liesse, qui résonna dans la poitrine de Craig, jaillit de l'armée de Robert Bruce qui se tenait de l'autre côté des larges douves du château. Ou peut-être était-ce l'espoir, l'espoir d'enfin inverser le cours de la guerre pour le vrai roi des Écossais.

La guerre d'indépendance. La guerre entre quelques clans des Highlands et un géant : l'Angleterre.

Une guerre sans promesses de victoire, mais animée d'une détermination tenace de se battre quoi qu'il arrive.

— Bien visé, dit le père de Craig.

Ce dernier hocha la tête.

— *Aye*, Dougal, répondit Robert Bruce. Peut-être trop bien. Nous ne voulons point abattre entièrement le château. L'est trop bien placé.

Ils étaient tous trois sur leurs chevaux à l'orée du village d'Inverlochy, de l'autre côté des douves. Pendant que le maître des catapultes ordonnait d'une voix forte que l'on arme la catapulte, un mouvement à droite des douves attira l'attention de Craig.

Une petite silhouette émergea de derrière un arbre et des rochers et traversa le champ à toute allure telle une fourmi.

— Vous voyez cela ? dit Craig.

Il plissa les yeux. La personne s'éloignait du château. La silhouette était trop petite pour être celle d'un guerrier ou même d'une femme.

— Qu'y a-t-il ? demanda Robert Bruce.

— Près de la tour nord-est, mais de ce côté des douves, voyez-vous l'énorme arbre et les gros rochers ?

— *Aye*, répondit le père de Craig.

— Quelqu'un court, déclara Robert Bruce.

— Oh. *Aye*, ajouta Dougal. Un enfant ?

— Peut-être, répondit Craig. Il y a peu, je l'ai vu apparaître, comme s'il était sorti du sol.

Un pli barra le front de Robert Bruce.

— En êtes-vous certain ?

— Je l'ai vu de mes propres yeux. Se pourrait-il que ce soit un passage secret menant au château ?

Robert Bruce opina du chef.

— *Aye*, il se pourrait bien. Les Comyn sont bien assez fourbes pour penser à une telle chose.

— Mais pourquoi courir le risque de le révéler maintenant ? demanda Craig. Le siège ne dure que depuis trois jours. Ils doivent sûrement avoir assez de vivres et de provisions.

— Un messenger, aboya Robert Bruce.

Craig et son père échangèrent un regard entendu. Si c'était un messenger, ils devaient intervenir sur-le-champ. Ils ne pouvaient permettre que des renforts rejoignent les Comyn. L'armée de Robert Bruce était très faible, à peine remise d'une grande défaite face aux MacDougall, plus tôt cette année-là. Robert Bruce devait rester pour commander le siège. Craig et son père devaient attraper le messenger.

La catapulte lança un autre rocher contre le mur, et un grand fracas retentit. Un autre avertissement pour rappeler aux Comyn que Robert Bruce était capable de faire plus de dégâts.

— Hue !

Craig éperonna son cheval, suivi de son père, et ils galopèrent à travers les rues du village d'Inverlochy.

Des villageois bondirent sur le côté pour éviter les chevaux. Contrairement à d'autres assiégeants, Robert Bruce mettait un point d'honneur à ne pas tuer les gens des Comyn sans raison et à ne pas piller les villages et les fermes. Il était leur nouveau roi, il voulait leur soutien, bien que leur seigneur ait choisi d'être son ennemi.

Sortis du village, ils galopèrent à travers les champs. Craig avait vu la silhouette disparaître derrière une grosse colline. L'herbe fila sous les sabots de leurs montures, et ils approchèrent de la rivière.

La petite silhouette apparut derrière la colline et détala ; c'était un jeune garçon d'environ une douzaine d'années. Craig et Dougal s'élancèrent à sa poursuite.

— Halte-là, sale petit vaurien ! cria Craig.

Le garçon lança un regard par-dessus son épaule, les yeux écarquillés, puis pressa le pas.

Craig le rattrapa avec son cheval, se pencha et le saisit par le col de son manteau. Avec un grognement, il le jeta sur sa monture. Faisant tourner la bête, il la laissa galoper jusqu'à la colline afin que l'on ne puisse pas les voir depuis le château.

Lorsqu'il atteignit le bas de la colline, il sauta de son cheval, tirant le garçon avec lui. Son père mit également pied à terre.

Craig posa le garçon qui le regarda fixement avec de grands yeux, le visage déterminé.

— Comment es-tu sorti du château ? demanda Craig.

— Je ne sais de quoi vous parlez. Je viens de la rivière.

— De la rivière ? répéta Dougal avec un petit rire. J'ignorais que les rivières étaient si sèches ces jours-ci.

Le garçon pinça les lèvres avec colère.

— *Aye*, tu en as assez dit, déclara Craig. Je peux aller le découvrir moi-même. J'ai vu où tu es sorti. Mais pour quoi ?

— Je ne suis point un traître. Je ne dirai mot.

— Je respecte cela, garçon, répondit Dougal. Nous te fouillerons, si tu portes une lettre ou un message, nous le trouverons.

— Allez-y, essayez ! rétorqua le garçon d'un ton de défi.

Il sauta et s'apprêtait à s'enfuir, mais Dougal l'empoigna par les bras, et les lui mit dans le dos. Craig le fouilla promptement, mais ne trouva rien qui puisse être un message. Pas de parchemin plié, rien.

— Voilà ce que nous allons faire, commença son père. Nous savons à présent qu'il est probable qu'il s'agisse d'une entrée du château. Emmenons-le à Robert Bruce. Même si c'est un messenger, nous l'avons attrapé ; il ne pourra point transmettre son message. Laissons Robert Bruce décider ce qui sera fait de lui.

— *Aye*. Emmenez-le. Je vais y donner une œillade et je reviens. Nous déciderons alors quoi faire.

— *Aye*, mon fils. Soyez prudent.

Dougal mit le garçon qui se débattait comme un forcené sur son cheval et laissa sa monture rentrer au camp au galop. Malgré son âge, son père n'eut aucun mal à maîtriser le jeune garçon. De la fierté enfla dans la poitrine de Craig. Son clan était bel et bien un clan de grands guerriers.

Craig observa le château alors qu'il se précipitait vers l'arbre et les rochers où il avait vu le garçon apparaître. Aucune flèche ne vola dans sa direction. Les défenseurs devaient être trop occupés par le siège.

Il atteignit l'arbre et les rochers. Où était l'entrée ? Il étudia

l'épais tronc et les rochers à ses pieds. Certains étaient si hauts qu'ils lui arrivaient à l'épaule. Rien ne semblait suspect.

Se penchant, il regarda attentivement l'herbe.

Là. Des empreintes dans la terre. Elles apparaissaient près d'un roc plat presque aussi large que son bouclier. Craig examina une ouverture entre la roche et le sol. Y glissant ses doigts, il tira le rocher et il s'ouvrit telle une porte. Un escalier étroit descendait dans une voie souterraine obscure.

Son cœur martelait dans sa poitrine. Il avait raison. C'était une entrée secrète menant au château. Il y faisait sombre et il n'avait pas de flambeau, mais il fallait qu'il découvre où elle menait. Il jeta un regard vers le château. Il se trouvait à environ trente pieds et le passage devait être profond, assez profond pour passer sous les douves.

Ces bâtards de Comyn étaient intelligents ! Personne ne se serait douté qu'ils avaient construit un passage sous les douves. Ne pourrait-il pas s'effondrer sous le poids de l'eau ?

Craig fit le signe de la croix et s'enfonça dans les ténèbres.



Le sol froid et dur trembla, et des rochers s'entrechoquèrent. De petites pierres et du sable tombèrent en pluie sur Amy.

Elle se redressa brusquement. Elle regarda aux alentours, mais ne vit rien dans l'obscurité.

Où était-elle ? Pas dans la grange, pas encore.

Ses poumons se tendirent et son diaphragme se contracta. Elle toussa et tâtonna autour d'elle. Elle était sur une sorte de rocher ou un sol en pierre polie. Elle sentit quelque chose de métallique et rond rouler sous sa main.

Elle avait une lampe de poche, se rappela-t-elle.

Il n'y avait pas de lampe de poche dans la grange, Amy devait donc être ailleurs. Du soulagement l'envahit.

Puis les événements lui revinrent tout à coup : Deanna, la